



HAL
open science

Le concept de résistance en éducation

Gilles Monceau

► **To cite this version:**

Gilles Monceau. Le concept de résistance en éducation. Pratiques de formation/Analyses : Revue internationale de sciences humaines et sociales, 1997, 33, pp.47 - 57. <10.3406/pfa.1997.2381>. <hal-05098419>

HAL Id: hal-05098419

<https://hal.science/hal-05098419v1>

Submitted on 16 Jun 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

4. Le concept de résistance en éducation

Gilles Monceau

Citer ce document / Cite this document :

Monceau Gilles. 4. Le concept de résistance en éducation. In: Pratiques de formation / Analyses, n°33, 1997. Analyse institutionnelle et formation. L'AI dans les murs. pp. 47-57;

doi : <https://doi.org/10.3406/pfa.1997.2381>;

http://www.persee.fr/doc/pfa_0292-2215_1997_num_33_1_2381;

Fichier pdf généré le 03/06/2025

Le concept de résistance en éducation

L'écriture de cet article vise à donner un aperçu des résultats d'une recherche en analyse institutionnelle, menée sous la direction de René Lourau. Ce travail a donné lieu à la rédaction d'une thèse de doctorat en Sciences de l'éducation¹.

Il s'agit de faire entrer le lecteur dans ma problématique de recherche et à montrer de quelle manière le concept de résistance que j'élabore prend place dans le champ de cohérence de l'analyse institutionnelle. Ainsi situé, dans un corpus conceptuel singulier, il pourra plus largement servir les Sciences de l'éducation.

Ne pouvant développer l'ensemble des concepts socianalytiques que j'utiliserai dans ce texte, je me permets de renvoyer le lecteur à l'article plus didactique publié dans le numéro précédent de cette même revue².

(1) *Le concept de résistance en éducation – Conceptualisation descriptive et opératoire.* Thèse de doctorat nouveau régime en sciences de l'éducation, Université Paris VIII, Saint-Denis, 1997.

(2) « L'intervention socianalytique » in *Pratiques de formation-analyses* n° 32, Saint-Denis, Université Paris VIII, Formation Permanente, 1996.

INSTITUTIONNALISATION,
AUTODISSOLUTION, TRANSDUCTION

Le mouvement d'institutionnalisation est le processus par lequel l'institution se produit. Il n'est pourtant pas purement positif. En analyse institutionnelle, ce concept rend compte de la manière dont la « réussite » d'une forme sociale résulte aussi de la négation de ce que pouvait avoir d'instituant l'impulsion initiale donnée par les forces sociales qui l'ont générée. Nous parlons alors de l'échec de la prophétie.

Le concept d'autodissolution³ correspond à un mode de disparition brutale des formes sociales mais également au processus permanent de dépérissement qui les altère dans leur projet, leur idéologie, leur fonctionnement. En élargissant son champ de validité de la forme sociale à l'institution, il peut se définir comme la négativité à l'œuvre au sein du processus d'institutionnalisation.

Ainsi posés, les deux processus d'institutionnalisation et d'autodissolution ne sont pas disjoints puisque le premier contient le second. Dans le devenir des formes sociales singu-

(3) René Lourau, *Auto-dissolution des avant-gardes*, Paris, Galilée, 1980.

lières (les établissements scolaires par exemple) ces processus ne se donnent pas plus à voir que l'institution elle-même. Ce sont les effets de leurs contradictions évolutives qui peuvent se manifester et sont alors souvent parlés en termes de « tensions » et/ou de « conflits » plus ou moins « latents ».

Cependant ces contradictions elles-mêmes peuvent rester longtemps imperceptibles pour éventuellement s'actualiser soudainement. C'est par exemple ce que j'ai pu observer dans les établissements scolaires d'un quartier « sensible » à propos des prolongements différés d'une émeute de plusieurs jours s'étant déroulée durant l'été précédent⁴. L'explosion de violence urbaine, très circonscrite dans le temps et l'espace, ne laisse pas que des traces dans le quotidien scolaire. Elle contribue également à renforcer les conditions de possibilité de l'actualisation de conflits apparemment internes à l'école. Mais ce ne sont pas les émeutes passées qui, en elles-mêmes, provoquent ces perturbations. D'une part, les premières comme les secondes doivent être considérées comme l'expression des mêmes contradictions. D'autre part, en interférant à distance dans le temps (plusieurs mois peuvent les séparer) et l'espace (la ville et l'enceinte scolaire), ces actes de résistance à l'institutionnalisation des ordres scolaire et social s'alimentent mutuellement.

Alternant actualisation et potentialisation, les processus institutionnels peuvent être décrits comme des processus transductifs⁵. Ainsi, concernant celui d'autodissolution, le dépérissement peut miner quotidiennement une organisation syndicale sans être perçu par ses militants. Ceux-ci seront alors surpris par son actualisation dans un conflit soudain ou dans la prise de conscience subite de la désertion des adhérents.

LE TRAVAIL SOCIANALYTIQUE

En réponse à une commande, les socialanalystes interviennent pour faire, avec leurs clients, l'analyse des situations sociales dans lesquelles ces derniers sont impliqués. En travaillant les analyseurs, ils cherchent à produire collectivement un savoir social qui ne se réduit ni à la particularité des individus (en terme de « problème de personne » par exemple) ni à l'universalité d'un déterminisme social qui ne pourrait être que subi.

Je rappelle qu'un analyseur peut être un événement d'ampleur très variable, voire le comportement d'un individu isolé, dont l'irruption provoque des clivages et des prises de positions. Il est donc bien plus qu'un « révélateur » qui se contenterait de montrer la présence d'une contradiction institutionnelle (entre le projet

(4) « Du quartier à l'école, la violence "passe-muraille" » in *Les Études Sociales* n° 124, Paris, Société d'économie et de sciences sociales, 1996.

(5) À propos du concept de transduction, voir Gilbert Simondon, *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989 et René Lourau, *Implication transduction*, Paris, Anthropos, 1997.

fondateur et le fonctionnement réel par exemple). L'analyseur permet le travail des contradictions en les activant en présence de ceux qu'elles concernent, au moins durant le temps de la socianalyse.

Mais la recherche socianalytique ne se limite pas, comme il est courant de le penser, aux interventions dans des entités sociales qui « dysfonctionnent ». Les concepts et les méthodologies élaborés par l'analyse institutionnelle, « testés » en situation d'intervention, sont utilisés de manières très diverses à l'intérieur comme à l'extérieur de notre courant⁶ (dont les limites exactes sont d'ailleurs très imprécises). Ainsi, pour qualifier certains de mes travaux, j'ai personnellement utilisé les termes de recherche-intervention⁷ et plus modestement d'approche socianalytique⁸. Il me semble que c'est en ayant diversifié ses modes de travail et ses

sujets d'intérêt⁹ que l'analyse institutionnelle peut aujourd'hui se confronter plus directement à d'autres courants de recherches, en particulier en sciences de l'éducation. Mais cette diversité est rendue possible par un paradigme suffisamment fort (des critiques le disent dogmatique !) et un champ de cohérence conceptuel suffisamment riche.

L'ENRACINEMENT DE MA RECHERCHE

Ma recherche porte donc sur les phénomènes de résistance considérés comme des analyseurs des contradictions institutionnelles.

En prolongeant et chevauchant un itinéraire militant dans lequel mon intérêt pour le thème de la résistance était d'abord stratégique, mon cheminement dans la recherche a progressivement produit un glissement conduisant à un déplacement radical de mes investissements. D'un mode d'action, la résistance est devenue pour moi un objet de recherche. Il est donc facile de comprendre que son objectivation soit problématique. Pourtant cet enracinement singulier de mon projet n'a pas été un obstacle

(6) Comme le rappelait René Barbier dans son article : « L'analyse institutionnelle, en nécessaire filigrane épistémique... » in *Pratiques de formation-analyses* n° 32, Saint-Denis, Université Paris VIII, Formation Permanente, 1996.

(7) Dans un sens qui diffère de celui que lui donne Jacques Pain (*La pédagogie institutionnelle d'intervention*, Vigneux, Matrice, 1993). La recherche-intervention consiste pour moi à utiliser une méthodologie d'intervention pour conduire une recherche visant explicitement à produire des résultats utilisables en dehors du champ d'intervention et pouvant être confrontés à ceux produits avec d'autres méthodologies.

(8) « Une approche socianalytique de l'apprentissage de la lecture-écriture » in *POUR* n° 144, Paris, Groupe de recherche pour l'évaluation et la prospective, 1994.

(9) Les « terrains » visités par notre courant d'analyse institutionnelle sont d'ailleurs, depuis sa création par Georges Lapassade et René Lourau, très divers : l'église, l'entreprise, l'université, les groupuscules gauchistes, les mouvements d'avant-gardes, l'école, l'éducation spécialisée, le travail social, l'hôpital, les banlieues, la genèse des sciences sociales, les « institutions » européennes...

irréductible à son aboutissement. C'est au contraire l'incontournable analyse de mes implications dans sa genèse qui en a constitué le moteur.

Revisitant mes pratiques militantes, accompagné de certains de mes partenaires qui en ont été les spectateurs, j'ai mis à jour le lien intime qui réunissait pour moi résistance et collectif. Mais si cette résistance collective est produite en réaction à une volonté extérieure ou à une situation ressentie comme inadmissible, elle est aussi une action en elle-même qui prend son autonomie par rapport aux conditions initiales de son existence.

Cette autonomisation est aussi une institutionnalisation par laquelle l'unité sociale résistante (un groupe d'individus contestataires par exemple) se structure et se développe. Les innovations qu'elle produit pouvant même être généralisées par le pouvoir étatique. Cette « réussite » s'accompagne alors de l'émergence d'une négativité s'actualisant en des résistances internes à cette même unité sociale. Ces résistances à l'institutionnalisation de la résistance collective peuvent s'opposer à la structuration organisationnelle (par laquelle un groupe informel devient une forme sociale) ou bien affirmer la liberté individuelle contre la « tyrannie » d'une démarche collective (comme je l'ai vécu dans plusieurs projets éducatifs autogérés auxquels j'ai participé).

La résistance à l'institutionnalisation de la résistance collective se confond souvent avec une résistance au désir du militant de voir se construire une résistance collective. Ce dernier tend alors à faire pression

sur ses pairs pour structurer un rapport de force avec la puissance à laquelle il s'agit de résister. Lorsque le militant se fait chercheur en analyse institutionnelle, le phénomène se décline en une résistance au désir du chercheur d'instituer une analyse collective. Bien sûr, cette résistance au chercheur interfère avec les résistances du chercheur lui-même.

UNE ENQUÊTE EXTENSIVE DANS LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE

Comme je viens de le montrer, l'analyse de mes implications militantes, prolongée par celles du chercheur, tendaient à la constitution d'une première théorisation. Mais celle-ci s'est aussi élaborée en interférence avec des lectures qui ne relevaient pas d'un plan préétabli. Au fil du temps et des conseils qui m'étaient donnés, j'ai exploré des domaines aussi divers que la biologie, la physique, l'histoire, le droit, la philosophie, la sociologie des organisations, l'ethnologie et bien sûr le vaste ensemble des sciences de l'éducation.

C'est ainsi que j'ai été conduit à poser une définition de la résistance comme force sociale s'actualisant en opposition à une autre force sociale appelée puissance. Le rapport de force étant, au moins provisoirement, favorable à la seconde. J'ai distingué une résistance radicale qui s'en prend à la légitimation étatique elle-même, une résistance aux procédures de contrôle que j'ai aussi qualifiée de « classique » ou de « traditionnelle » et enfin une résistance aux processus

d'emprise¹⁰ que j'ai aussi appelée récalcitrante¹¹.

De plus, les usages et significations du terme de résistance, quel que soit son statut dans chaque discipline, prennent place entre deux pôles. Le premier, révolutionnaire, est issu de la lutte contre l'oppression politique et des réflexions philosophiques qui l'accompagnent. Il tend au renversement de la puissance politique dominante. Le second, conservateur, est fortement présent en psychanalyse ou en sociologie des organisations. Il tend à la préservation de l'existant.

CONSTRUIRE UN CONCEPT OPÉRATOIRE

Le projet explicite de ma recherche doctorale était d'élaborer un concept de résistance qui puisse contribuer aux pratiques socianalytiques et, plus largement, à la recherche en analyse institutionnelle. J'ai ainsi appelé *analyse résistancielle*, l'analyse par les résistances. Celle-ci devait se distinguer de la traditionnelle analyse *des* résistances qui fait trop facilement l'économie

d'une prise en compte des enjeux socio-politiques pour se centrer sur les comportements déviants ou délinquants d'individus dont les actes ne sont considérés qu'en eux-mêmes. Au contraire, j'ai expliqué plus haut que ma volonté était de saisir les phénomènes de résistance comme des analyseurs des contradictions institutionnelles dans les rapports sociaux.

En socianalyse, les résistances au dispositif sont prises en compte depuis les premières expérimentations il y a une trentaine d'années¹². Elles soutiennent l'analyse en faisant émerger le négatif. Dans le même temps, elles la freinent en s'opposant au travail socianalytique. Comme le lecteur l'aura déjà compris, mon utilisation du concept déborde le cadre du dispositif.

Pour donner un exemple, il est possible d'aborder la question de la violence en milieu scolaire en appuyant l'analyse sur les résistances des élèves (je n'oublie pas pour autant celles des adultes !). Les aborder autrement que comme des phénomènes à réprimer mécaniquement ou à intégrer pacifiquement suppose une certaine conversion du regard qui exige de les saisir comme cohérentes aux tissus sociaux dans lesquels elles s'actualisent.

Il n'y a pas d'acte de résistance isolable, sans signification pour le contexte social où il se produit. Les individus suivent leur propre processus d'individuation mais l'étude de

(10) Emprise dont l'étude a été introduite en France par Max Pagès et son équipe (*L'emprise de l'organisation*, PUF, Paris, 1979) et qui a depuis fait l'objet d'autres recherches comme celles mettant l'accent sur l'exploitation de la surimplication des individus dans le travail (récemment : Pascal Nicolas-Le Strat, *L'implication, une nouvelle base de l'intelligence sociale*, Paris, l'Harmattan, 1996).

(11) En référence à Erhard Friedberg, *Le Pouvoir et la Règle*, Paris, Seuil, 1993, pp. 57-59.

(12) Dont il est rendu compte par René Lourau dans *Interventions socianalytiques Les analyseurs de l'église*, Paris, Anthropos, 1996. Ce livre étant une réédition modifiée d'un ouvrage paru en 1972.

celui-ci ne suffit pas à comprendre le sens de leurs actes.

En situation d'intervention ou de recherche-intervention, l'adoption de cette posture conduit pragmatiquement à la mise en place de dispositifs appropriés pour travailler collectivement des résistances auxquelles un sens est reconnu¹³. Il me semble d'ailleurs que l'on trouve ici le mode de prévention le plus efficace dans le domaine de la violence comme dans celui, plus large, de la marginalisation scolaire (incluant la question des apprentissages).

Dans le cas de l'intervention socianalytique commanditée, il ne s'agit pas de rendre le rapport résistance/puissance plus souple, mais d'abord de le rendre appréhendable, dans leur propre expérience, par les individus qui y sont impliqués. Les conséquences de ce travail analytique, ses effets, ce sont à eux, dans chaque situation singulière, de les construire.

Dans le cas, plus large, de la recherche-intervention visant explicitement à produire des connaissances transférables, il y a bien sûr toujours un effet d'intervention sur le terrain de la recherche. Mais l'analyse résistancielle et la contextualisation qu'elle impose¹⁴ offre un mode d'entrée singulier dans les objets de recherche. C'est par exemple le cas pour moi

avec son application aux résistances à l'apprentissage de la lecture et l'étude des divers dispositifs de remédiation instaurés par l'Éducation nationale, les collectivités territoriales¹⁵ ou les associations.

DIALECTISER LE CONCEPT

À l'issue d'un parcours de recherche pratico-théorique, j'ai voulu élaborer un concept de résistance opératoire et dynamique. Il est constitué de trois instances qui en constituent les moments dialectiques. Toute actualisation de ce qui se trouve désigné comme résistance, sans perdre de vue l'importance que prend celui qui procède à cette désignation¹⁶, exprime à la fois les trois moments. Ceux-ci ne « découlent » pas les uns des autres, ils se contredisent plutôt. J'ai nommé ces moments : *défensif*, *offensif* et *intégratif*.

Le premier moment trouve son origine dans la définition freudienne, il est conservateur. Le second correspond davantage au pôle révolutionnaire. Le troisième présente une alternative à cette opposition sans pour autant pouvoir être situé « entre deux ».

(13) Ce qui ne signifie pas pour autant que les actes les ayant exprimés soient légitimés par une bienveillance béate de la part du chercheur ! Ne pas dissimuler ses implications dans la recherche, c'est aussi éventuellement s'autoriser à dire sa réprobation.

(14) Contextualisation qui exige aussi que le chercheur se positionne dans le rapport puissance/résistance.

(15) Je mène actuellement une recherche concernant le Plan d'aide à la lecture du département des Hauts-de-Seine.

(16) Les sociologies de la déviance, les théories de l'étiquetage ou bien encore les recherches de l'ethnologue Jeanne Favret-Saada concernant la sorcellerie dans le bocage mettent toutes l'accent sur la manière dont se produit et sur les effets de la désignation et de l'annonciation.

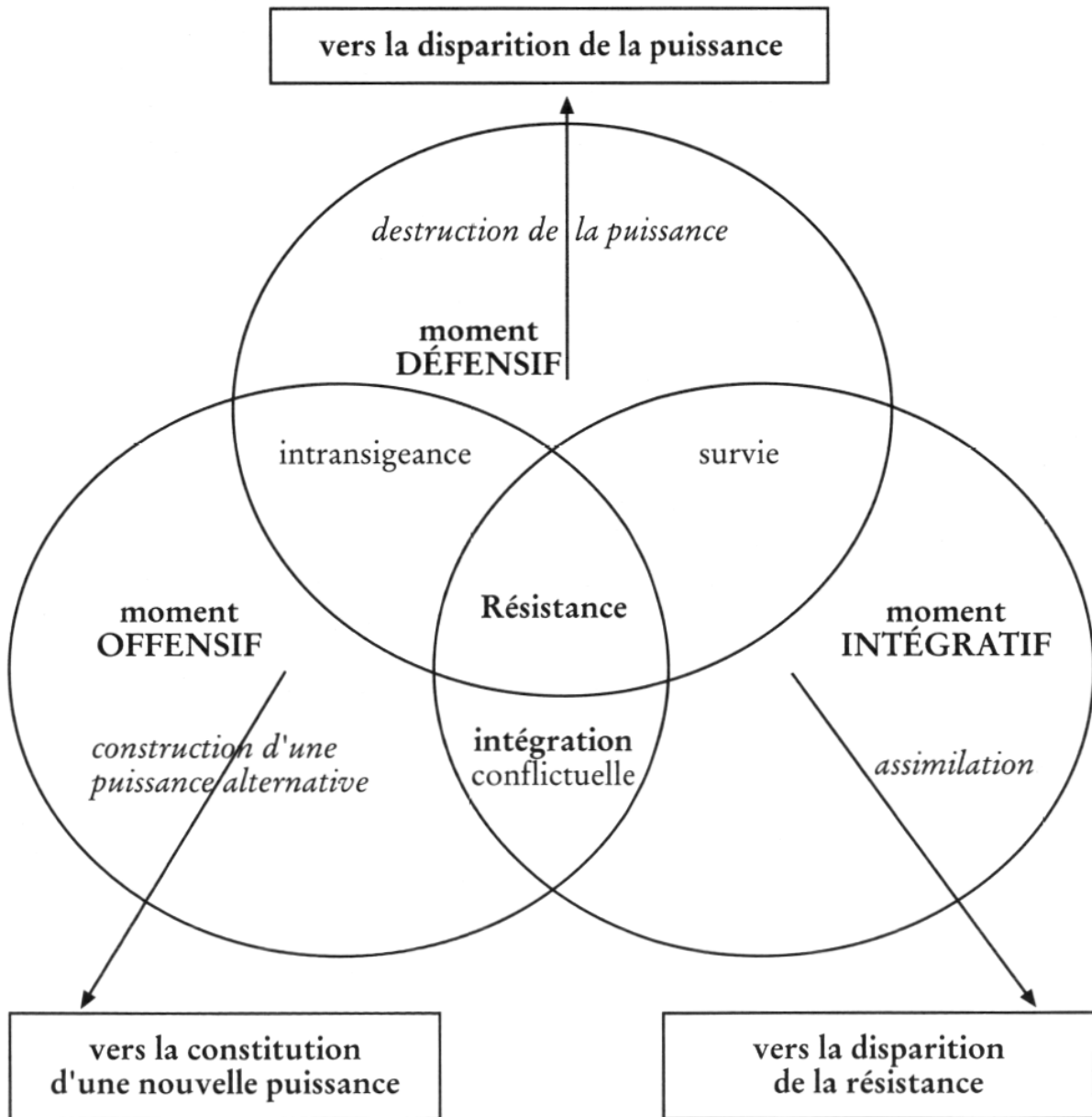
Le concept de résistance en éducation

Il m'a semblé utile d'illustrer graphiquement les rapports entre ces trois moments afin d'en faciliter la présentation. Ils sont ainsi représentés sur la figure par trois disques sécants. Je sais le risque qu'il y a d'en donner une image qui pourra être lue comme stable. Il faut imaginer la figure non pas statique mais en mouvement, en devenir. La représentation que j'en

fais correspondrait donc à un instantané photographique. C'est également le rapport entre les trois moments qui est évolutif, leurs importances relatives et leurs oppositions variant en fonction des situations.

Enfin, la force sociale désignée comme résistance pointe nécessairement, lors de son actualisation, une puissance. Cette puissance est une

Représentation de la dialectique des trois moments du concept de résistance



force émanant du processus d'institutionnalisation, elle comporte elle-même plusieurs instances dont il a été question plus haut (contrôle, emprise, légitimation étatique).

On verra également que chaque moment interfère avec les deux autres, produisant ainsi des « zones d'interférences ». Chacun des trois moments du concept se trouve ainsi lui-même travaillé par trois moments. Il faut imaginer que le concept puisse ainsi se « déplier » de nouveau.

J'ai choisi, pour éclairer les propos explicatifs qui vont suivre, de fournir quelques exemples. Là encore, le risque est de voir ceux-ci identifiés par le lecteur à ce qu'ils ne font qu'illustrer.

Un moment défensif

Si le processus d'autodissolution domine celui d'institutionnalisation, alors le moment défensif s'identifie à la résistance et tend à la destruction de la puissance. Si c'est ce qui s'accomplit, alors la résistance disparaît également. Dans le cas d'une forme sociale où puissance et résistance s'affrontent, il y a dissolution. Éventuellement elle peut se prolonger ailleurs et sous d'autres formes comme le proclament certains des manifestes d'autodissolution des mouvements d'avant-garde étudiés par René Lourau¹⁷.

C'est le cas métaphorique de la maladie : lorsque les défenses immu-

nitaires ont détruit le virus, la maladie disparaît. Les défenses sont potentialisées pour s'actualiser de nouveau dans le cas d'une nouvelle attaque virale.

Ce moment défensif peut être lui-même considéré comme :

- intransigeance¹⁸ (préservation de soi sans aucun compromis avec la puissance) ;
- destruction de la puissance (terrorisme du faible contre le fort sur le mode anti-institutionnel des adolescents qui attaquent les normes scolaires¹⁹ et les renforcent finalement en accélérant leur propre éviction du système, résistance destructrice sans nécessairement de projet alternatif) ;
- et survie (défense de son intégrité physique, psychique, collective dans une situation vécue comme extrême²⁰).

Un moment offensif

Le moment offensif tend, en s'identifiant à la résistance, à constituer une nouvelle puissance sur le mode contre-institutionnel. Cette nouvelle puissance se déploie à l'intérieur de

(18) En référence à Erving Goffman, *Asiles Étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968 (Première édition américaine : *Asylums*, 1961).

(19) Comme ceux qui ont intéressé Paul Willis, *Learning to labor How working class kids get working class jobs*, Columbia University Press, 1981 (première édition anglaise 1977).

(20) Cf. Bruno Bettelheim, *Survivre*, Paris, Laffont, 1979 (Première édition américaine : *Surviving and other essays*, 1952).

(17) *Auto-dissolution des avant-gardes*, Op. cit.

la forme sociale (comme dans le cas des Mères de la Place de Mai dans la dictature argentine²¹ ou du processus révolutionnaire précédant 1789 dans la monarchie française) ou bien à l'extérieur de la forme sociale mère (comme l'école créée par Célestin Freinet après sa sortie de l'Éducation nationale). Les résistances se font alors instituant et constituent de nouvelles puissances contre lesquelles de nouvelles résistances seront susceptibles de se manifester (comme dans les cas, déjà évoqués, des résistances internes à l'institutionnalisation d'une résistance collective).

Ce moment peut se décomposer en :

- intégration conflictuelle (la construction d'une nouvelle puissance se fait dans la contre-dépendance à la puissance comme dans les cas de résistance adoptant un mode d'action institutionnelle : syndicalisme) ;
- construction d'une nouvelle puissance (la résistance devant s'institutionnaliser en se transformant en son contraire) ;
- et intransigeance (la nouvelle puissance en construction n'accepte aucun compromis avec la puissance dominante : dissidence²²).

(21) Cf. Alfredo Martin, *Les mères (folles) de la Place de Mai, Maternité, contre-institution et raison d'État*, Paris, Renaudot et Cie, 1989.

(22) Cf. Maryvonne David-Jougneau, *Le dissident et l'institution*, Paris, L'Harmattan, 1989.

Un moment intégratif

Si la négativité du processus d'autodissolution ne l'emporte pas dans le processus d'institutionnalisation, alors le moment intégratif s'identifie à la résistance et tend à l'assimilation. La résistance disparaît alors de l'observable. Elle est refoulée, potentialisée. C'est le cas dans les établissements où les conflits ne peuvent se parler et où le dysfonctionnement amène éventuellement une commande de socialanalyse.

Ce moment intégratif peut lui-même se décliner en :

- survie (contre-plan, falsification, dissimulation, absentéisme, préservation d'une zone d'incertitude, retrait, désaffection et toute stratégie permettant de rester intégré tout en se protégeant) ;
- assimilation (aboutissement des formes d'adaptation, suradaptation, conversion, identification) ;
- et intégration conflictuelle (comme dans le cas du chahut « traditionnel »²³ auquel se livrent les bons élèves).

En revenant à la figure, qui indique différents modes d'actualisation des résistances, il faut également se demander comment se produit la potentialisation après le surgissement de l'analyseur.

(23) Cf. Jacques Testanière, « Chahut traditionnel et chahut anémique dans l'enseignement du second degré » in *Revue française de sociologie*, VIII, n° spécial 1967, pp. 17-33.

Les trois axes centrifuges permettent de penser trois formes de potentialisation de la résistance :

- vers la disparition de la puissance (par destruction de celle-ci) ;
- vers la disparition de la résistance (par assimilation à la puissance) ;
- et vers la constitution d'une nouvelle puissance (par construction d'une alternative).

Il est également possible d'envisager des potentialisations à partir des « zones d'interférences » :

- à partir de l'intransigeance : déviance par refus des normes soutenant la puissance ;
- à partir de la survie : mort physique (« musulmans » dans le camp de concentration²⁴), destructuration psychique (hospitalisme selon R. Spitz et autisme selon B. Bettelheim), dépersonnalisation ;
- à partir de l'intégration conflictuelle : franchissement des limites, « drop-out », fuite, désertion.

Ainsi conçu, le concept doit être parcouru et non posé comme une grille de lecture sur les situations sociales étudiées par le chercheur. Ne pas en faire jouer la dynamique serait d'emblée le détourner.

EN CONCLUSION

La présentation de mes résultats justifie pour moi, a posteriori, la méthode employée. J'ai pris en compte le travail des significations libidinale

(désir de résistance), idéologique (valorisation de la résistance collective) et même nostalgique (revivre l'intensité d'une mobilisation collective) que le mot avait pour moi. Celles-ci ont influé directement sur ma démarche et sa restitution. Ces éléments étaient déjà là, avant même que ne débute ma recherche universitaire. J'ai ainsi commencé à comprendre et essayé de montrer ici de quelle manière ils l'ont pré-structurée.

En procédant ainsi, j'ai voulu soustraire le concept à la toute puissance de ses emprises idéologiques, non pas en les rejetant ou en les ignorant, mais en les reconnaissant, c'est-à-dire en cherchant à les identifier et à en comprendre les effets. Si le concept peut maintenant être utilisé par tous, il exige, à travers l'analyse du processus de désignation (par qui et comment un phénomène est-il désigné comme résistance ?) et du positionnement du chercheur (dans le rapport puissance/résistance), une posture qui n'est pas encore courante.

J'ai élaboré le concept avec les méthodologies et dans le paradigme d'une analyse institutionnelle qui, si elle est ouverte aux apports des sciences contemporaines, adopte un rapport critique à l'institution scientifique dans laquelle elle est prise. C'est d'abord dans le champ conceptuel de l'analyse institutionnelle que prend place cette théorisation.

J'insisterai encore, pour terminer, sur le fait qu'en dehors de leur contexte institutionnel (qui inclut celui qui les regarde, en parle ou en fait une restitution écrite), des actes qualifiés de résistance n'ont aucun sens

(24) Cf. B. Bettelheim, op. cit.

Le concept de résistance en éducation

pour moi²⁵. Ils ne sont pas plus analysables qu'ils n'offrent la possibilité d'analyser quoi que ce soit. Il est possible de leur faire dire n'importe quoi.

Mon souhait est de voir ce concept offrir la possibilité de poser un nouveau regard sur des faits hétérogènes,

(25) Raison pour laquelle je n'en construis pas de typologie.

trop facilement et hâtivement classés dans la catégorie commode des actes insensés.

Gilles Monceau
*Laboratoire de recherches
en analyse institutionnelle
de l'Université de Paris VIII
Sciences de l'éducation
IUFM de Versailles
Thiverny le 24 avril 1997*